



Latin – CYCLE 4 – Texte en prose

C. PLINIUS FABIO VALENTI SUO S.

Proxime cum apud centumviros in quadruplici iudicio dixissem, subiit recordatio egisse me juvenem aequae in quadruplici. Processit animus ut solet longius : coepi reputare quos in hoc iudicio, quos in illo socios laboris habuissem. Solus eram qui in utroque dixissem : tantas conversiones aut fragilitas mortalitatis aut fortunae mobilitas facit. Quidam ex iis qui tunc egerant decesserunt, exsulant alii ; huic aetas et valetudo silentium suavitatis, hic sponte beatissimo otio fruitur ; alius exercitum regit, illum civilibus officiis principis amicitia eximit. Circa nos ipsos quam multa mutata sunt ! Studiis processimus, studiis periclitati sumus, rursusque processimus : profuerunt nobis bonorum amicitiae, bonorum obfuerunt iterumque prosunt. Si computes annos, exiguum tempus, si vices rerum, aevum putes ; quod potest esse documento nihil desperare, nulli rei fidere, cum videamus tot varietates tam volubili orbe circumagi. Mihi autem familiare est omnes cogitationes meas tecum communicare, isdemque te vel praeceptis vel exemplis monere, quibus ipse me moneo ; quae ratio hujus epistolae fuit. Vale.

Pline le Jeune, *Lettres*, IV, 24.

Pline le Jeune, dans ses Lettres, fait souvent part à ses destinataires de ses observations sur la société de son époque. Dans cette lettre, il revient sur l'instabilité de la fortune et le caractère éphémère de l'existence.

C. PLINE SALUE SON CHER FABIVS VALENS.

Ayant parlé dernièrement devant les centumvirs, en présence des quatre sections et réunies, le souvenir me revint d'avoir plaidé déjà dans ma jeunesse devant les quatre sections. Mes réflexions, comme il arrive, m'emportèrent plus loin ; je me mis à penser aux collaborateurs qui, soit lors du récent procès, soit dans celui d'autrefois, m'avaient secondé dans ma tâche. Je restais le seul qui eût parlé dans les deux. Tels sont les changements où se plaisent soit la fragilité des mortels, soit l'instabilité de la fortune. Certains de ceux qui avaient plaidé jadis sont morts, d'autres exilés ; à l'un la vieillesse et la mauvaise santé ont conseillé le silence, l'autre a préféré jouir d'un bienheureux repos, celui-ci commande une armée, celui-là a été enlevé aux devoirs du barreau par l'amitié du prince ; et pour moi-même que de vicissitudes !

Les belles-lettres m'ont d'abord élevé, exposé ensuite au péril, et enfin relevé ; l'amitié des gens de bien m'a d'abord servi, puis m'a été nuisible, et de nouveau me sert ; si l'on compte les années, c'est un court espace de temps, si l'on compte les revirements du sort, on dirait une éternité. Cela nous enseigne à ne désespérer de rien, à ne compter sur rien, quand nous voyons tant de changements se succéder dans une révolution rapide. Or, j'ai l'habitude de vous faire part de toutes mes pensées, de vous adresser les mêmes leçons, de vous proposer les mêmes exemples qu'à moi-même ; c'est le seul but de cette lettre. Adieu.

Traduction de Calixte Sicard

(Pline le Jeune, *Lettres*, livres I à V, t. I, Paris, Garnier, 1954)